

ELLE N'A PAS PEUR DU NOIR. Seulement des images.

Il est plus de minuit, entre le 20 et le 21 décembre. Charlotte ne dort pas. Elle garde les yeux ouverts pour ne pas se laisser envahir par les images. Elle essaye de distinguer les objets et les meubles dans la pénombre. L'armoire, la chaise, les molakana sud-américains sur les murs, les lames des stores vénitiens. Elle écoute le son diffus de la circulation sur Jagtvejen, entend le bruit lointain d'un coup de klaxon, puis celui de la sirène d'un véhicule de secours. Un rire de femme éclate dans la rue. Elle se laisse bercer par le jazz langoureux qui vient de l'appartement d'en dessous. Les notes sensuelles d'un solo de saxophone flottent à travers le plancher comme les volutes bleues d'une cigarette. Cela lui rappelle New York, le Club où ils ont dansé un soir à Greenwich Village. Avant les jumeaux. Les jumeaux qui toussent de temps en temps de l'autre côté du mur. Surtout Jens à cause de son asthme. Elle démêle ses jambes des longues jambes de son homme, se dégage de son bras posé autour de ses épaules. Le bras retombe lourdement sur le drap. Rien ne peut réveiller Thomas, ni le son du canon, ni les ambulances, ni la toux des enfants. Il dort du sommeil du juste, selon sa propre expression, du sommeil d'un homme qui n'est jamais poursuivi par ses démons. Comment pourrait-il comprendre les siens ?

Sans allumer la lumière, elle traverse le couloir et entre dans la chambre des enfants. Pieds nus, elle évite les cubes, les poupées et les voitures qui traînent sur le plancher et s'assied au bord du lit de Jens. Elle prend le verre sur la table de chevet, glisse la main sous la nuque de son fils et lui soulève la tête pour le faire boire. Elle lui tapote doucement le dos, lui parle à voix basse, l'apaise et lui caresse la joue avant de le recoucher délicatement. Un sourire éclaire son visage poupin. Elle le borde avec soin et lui tient la main jusqu'à ce que son souffle soit régulier. Elle résiste à l'envie de s'allonger près de lui dans le lit trop petit ou de l'emporter avec elle dans sa chambre. Elle se tourne vers le deuxième lit où Johanne est comme d'habitude couchée en travers, la couette en boule à ses pieds. Elle est la plus jeune, née dix minutes après son frère, mais elle est la plus robuste. Dans leur famille, c'est comme ça. De son côté en tout cas. Sa mère disait toujours : « Les garçons sont des avortons. » Dans sa famille, ce sont les femmes qui portent la culotte. Génération après génération. Elle la couvre et l'embrasse. Avec un peu moins de tendresse peut-être. Elle ne s'est jamais inquiétée pour Johanne. Elle sait que sa fille s'en sortira. Comme elle s'en est toujours sortie.

Thomas lui ouvre les bras quand elle revient se coucher dans leur lit. Elle frotte ses pieds glacés contre les mollets de son mari.

« Tu ne dors pas ? murmure-t-il.

– Jens tousse, répond-elle en se blottissant contre lui.

– On fait l'amour ? lui demande-t-il, une main sur son ventre.

– On dort », répond-elle, catégorique, avec un bâillement démonstratif.

Elle ferme les yeux, sent son corps qui s'engourdit. Voilà, elle va pouvoir s'endormir. Le sommeil est là.

Elle s'est trompée, il lui échappe à nouveau. Elle croyait s'en être débarrassée, mais les images reviennent l'assaillir. Surtout l'épisode qui commence lorsque sa mère vient de sortir le gâteau du four et qu'elle l'envoie chercher son père et Kesse dans la grange pour le café. Elle court, ou plutôt elle saute à cloche-pied sur les graviers bien ratissés devant la maison, s'arrête pour enlever un caillou qui s'est coincé dans sa sandale, se demande s'ils iront à la plage cet après-midi. Avant d'atteindre le vieux puits avec sa cuvette en zinc dans laquelle sa mère a planté des primevères, elle a eu le temps de compter jusqu'à trois en anglais : *one, two, three*. Elle entend la porcelaine qui s'entrechoque quand sa mère met le couvert. Elle l'entend aussi monter le son de la radio. C'est l'émission *Giro 413* : « Il y a un truc qui cloche au Danemark, Dybbøl Mølle peint avec ses pieds », chante John Mogensen à travers la fenêtre de la cuisine. Elle chante les paroles avec lui.

Jusqu'à cet instant, cette journée ressemble à une journée d'été normale. Jusqu'à ce que Kesse, avec sa stature de géant, sorte de la grange, son père chargé sur l'épaule droite, exactement comme il porte les cochons quand parfois ils crèvent de la mort subite. Elle n'a jamais réussi à savoir si c'est le beuglement de Kesse ou les pieds de son père, en chaussettes, cognant contre la hanche du commis, qui lui avaient fait faire pipi dans sa culotte.

Quoi qu'il en soit, c'est ce jour-là que son monde s'est écroulé. En juillet 1974. Elle avait neuf ans.

Elle serre un coin de la couette entre ses dents pour stopper le film. Effacer les autres images, celles qu'elle n'a pas vues. Comment il l'a fait. Comment il a enroulé la corde avant d'attacher le nœud coulant. Comment il est monté pour fixer l'autre bout de la corde à la poutre. Comment il s'est hissé sur un vieux baril de fuel pour atteindre la boucle et la passer autour de son cou. Comment il a passé la langue sur ses lèvres sèches. Le brusque coup de pied qu'il a donné pour renverser le baril. La grimace sur son visage au moment où son papa a regretté son geste.

Elle s'accroche de toutes ses forces à cet instant où il a regretté. Encore aujourd'hui. Après toutes ces années. Bien sûr qu'il a regretté son geste. Mais trop tard.

Les images s'estompent, pourtant l'angoisse est toujours là. Comme un étau sur sa nuque. Elle cherche à tâtons la main de Thomas.

« Thomas ? chuchote-t-elle.

– Mmm ?

– J'ai peur...

– Je suis là, chérie », dit-il en la serrant contre lui.

Il referme la main sur son sein devenu aussi dur qu'un pis gonflé de lait.

« Tu es brûlante ! » halète-t-il, déjà excité.

Elle l'accueille en elle, couvre son cou de baisers quand il la pénètre. Si familial. Si vivant.

Et puis elle s'endort. Apaisée. Comme ses enfants tout à l'heure.

Charlotte Damgaard n'était pas l'idée du Premier ministre.

Il n'avait noté son nom dans aucun petit carnet noir, elle ne figurait même pas sur la liste quasi définitive qu'il avait en tête quand il se réveilla avant l'aube en ce matin de décembre. Beaucoup trop tôt à son goût, en particulier après s'être couché aussi tard la veille. Mais, bien qu'il ne soit que cinq heures du matin, il savait qu'il était inutile d'espérer se rendormir.

Il se réjouit cependant de se retrouver pour une fois dans son propre lit, à Stockholmsgade et pas dans quelque suite luxueuse à des milliers de kilomètres et dans un autre fuseau horaire, ni même à Marienborg. Cela dit, Marienborg lui convenait très bien, beaucoup mieux qu'à Gitte, son épouse journaliste, de dix-sept ans sa cadette. Mais quand elle était en reportage, il n'aimait pas dormir là-bas tout seul. Ils venaient tout juste de reprendre leurs quartiers d'hiver, après un long et doux automne à la campagne, dont il avait bien profité après les semaines épuisantes qui avaient précédé et suivi le référendum qui avait entériné le « non »

des Danois à l'euro. S'il n'avait pas eu le loisir de venir se réfugier dans ce havre de paix et de beauté, il n'est pas certain qu'il aurait tenu le choc. En général, à la minute où le véhicule ministériel quittait la route de Nybrovej et s'engageait dans l'allée pavée conduisant à la résidence d'été du Premier ministre – propriété léguée à l'État danois par un riche mécène juif –, il poussait un soupir de bien-être. Cela signifiait qu'il pouvait enfin se détendre, dénouer sa cravate et laisser retomber ses épaules. À moins qu'il ne soit en retard, ou attendu pour présider quelque repas officiel, ou que Gitte elle-même soit dans la cuisine en train d'affûter le couteau qu'elle avait menacé de lui planter dans le ventre s'il ne rentrait pas IMMÉDIATEMENT faire honneur au repas, en général d'inspiration méditerranéenne, qu'elle avait préparé pour lui, il laissait le chauffeur ranger son attaché-case et sa veste et partait se promener dans le parc, parmi les vieux arbres aux essences rares que le mécène juif avait fait planter jadis.

En caressant doucement l'écorce d'un tronc, il se sentait chaque fois empli d'une émotion profonde à l'idée de pouvoir jouir de ce jardin paradisiaque, peuplé d'oiseaux gazouillants et de libellules frémissantes. Il avait de la gratitude envers ce généreux donateur, et il priait pour que les gouvernants, les «preneurs de décisions» comme il les appelait, aient, comme l'avait eue cet homme, la vision à long terme qui fait planter des arbres, et semer des idées pour le bénéfice des générations futures. Authentique social-démocrate, issu d'un milieu de paysans et d'artisans, avec des racines profondément enfouies dans le terroir du Jutland occidental, il avait toujours été un ardent défenseur de l'État providence et s'était battu bec et ongles contre l'archaïque politique mécénale, sa charité au compte-gouttes, ses dames chapeautées et leurs bonnes œuvres sporadiques, maigres compensations à une exploitation cynique des travailleurs. Il reconnaissait toutefois que la répartition des richesses et le nivellement social mis en place par cet État providence avaient leur revers. Peu de Danois naissaient aujourd'hui avec une cuillère en or dans la bouche, mais la plupart en avait une en argent, à laquelle ils n'attachaient pas de valeur particulière, ne se sentant redevable de ce privilège ni envers la collectivité ni envers leur prochain, pour utiliser un terme tombé en désuétude. Les Danois étaient tellement gâtés qu'ils ne voyaient plus l'abondance dans laquelle ils baignaient et en demandaient toujours plus. Ils voulaient *tout, ici et maintenant*. Un homme capable de se battre pour ses valeurs, et dont le nom passait à la postérité uniquement parce qu'il avait été un citoyen respectable et responsable, était devenue rare.

La vision à court terme. C'était là que le bât blessait. Surtout en matière de politique, comme il aimait à le souligner devant les jeunes militants quand il leur rendait visite dans leur circonscription – ce qui n'arrivait pas souvent –, ou qu'il invitait certains d'entre eux, triés sur le volet, à un entretien privé dans son bureau. Il s'agissait d'ailleurs plutôt de longs monologues au cours desquels il testait sur ses interlocuteurs de nouvelles idées qui étaient ensuite affinées, modérées et transformées en discours, prononcés dans ses meetings ou lors des grands débats télévisés, en particulier pendant la période qui avait précédé les élections et le débat sur l'euro. Il avait tout mis en œuvre pour gagner ces deux combats et avait été persuadé jusqu'à la dernière minute qu'il en sortirait vainqueur. Sa défaite avait été un choc, pas seulement à cause de la blessure qu'avait subie son amour-propre, mais aussi parce que pour la première fois, il se sentait désorienté et perplexe devant ce peuple qu'il avait apparemment si mal compris. À vrai dire, il n'était plus très sûr de bien comprendre les Danois d'aujourd'hui. Ou plutôt, il les comprenait. Mais il refusait d'admettre qu'on puisse encore parler du haut et du bas de l'échelle sociale, de l'élite et de la masse, d'*eux* et de *nous*. Dans sa conception du Danemark, la social-démocratie avait triomphé, et même s'il existait encore quelques différences, cela l'inquiétait qu'on puisse prétendre qu'il y avait encore des fissures profondes sous le vernis. Cette affirmation mettait à mal son impression de vivre enfin dans une société homogène et exempte de classes sociales.

Gitte, sa compagne, trouvait son obstination touchante et tragique à la fois, et le taquinait en disant qu'il cherchait seulement à se prouver qu'il était resté fidèle à ses idées. Pourtant, il tenait bon. *Ils* avaient bien travaillé. *Il* avait bien travaillé. Bien sûr, il était monté dans l'ascenseur social, il avait fait du chemin depuis les mottes de margarine de son enfance prolétaire et les chants révolutionnaires. Bien sûr, son histoire

était celle du garçon laitier qui devient Premier ministre. Mais il interdisait à quiconque de l'accuser d'avoir oublié d'où il venait. Tout ce qu'il faisait, il le faisait pour *eux*. Pour leurs enfants, leurs petits-enfants et leurs arrière-petits-enfants. Et qui oserait prétendre qu'il avait échoué? Les enfants d'ouvriers ne passaient-ils pas leur baccalauréat? Le chômage n'avait-il pas quasiment disparu? Les anciens ne pouvaient-ils pas aborder la vieillesse en toute sérénité? Même la dette publique avait été si bien rabotée que personne n'avait lieu de craindre la faillite de l'État providence danois. Et en matière de xénophobie, ils étaient allés jusqu'à tendre la main à l'importante tranche de la population danoise qui tremblait pour l'identité nationale: il avait promis de défendre les valeurs danoises. Même s'il s'était montré extraordinairement habile à l'international, même s'il était passé maître dans l'art de faire des ronds de jambe, une coupe de champagne à la main, il était aussi danois qu'une saucisse de porc avec des oignons grillés.

Il ne comprenait pas, et il était déçu que les électeurs ne lui aient pas fait confiance. Il trouvait ce résultat injuste. Après l'échec cuisant qu'avait représenté le non à l'euro, ou peut-être à cause de cet échec, il s'était mis à prêter une oreille attentive aux analystes et conseillers politiques. Ils affirmaient que si le Parti social-démocrate ne comprenait pas rapidement que les liftings et autres liposuccions populistes ne suffisaient pas à compenser le dégoût généralisé des Danois pour la politique – dû en particulier au fait que les gens pensaient, peut-être à tort, qu'il existait un Danemark du haut et un Danemark du bas –, ses jours dans le paysage politique du pays étaient comptés. Son parti et lui devaient de toute urgence présenter quelque chose de *nouveau* à la population. Montrer qu'ils étaient capables de sentir l'air du temps, de comprendre le désintérêt des jeunes pour la politique, de lutter contre la frustration et l'inquiétude qui s'étaient répandues dans tous les recoins de ce pays qu'il croyait connaître comme sa poche. Le Parti social-démocrate devait *représenter* quelque chose. Ils allaient devoir mieux définir sa ligne, se montrer intègres et dignes de confiance s'ils voulaient avoir la moindre chance d'inverser la courbe des sondages qui, semaine après semaine, avait fini par dégringoler bien en deçà de la cote d'alerte. Quant à la popularité du Premier ministre, elle serait bientôt au plus bas. De plus en plus de voix s'élevaient pour dire qu'à l'exemple des ministres de la Défense et des Affaires étrangères, le Premier ministre devrait assumer les conséquences de son échec et démissionner, ainsi qu'il ressortait des analyses du quotidien *Børsen* depuis quelques jours. Vis-à-vis de ses collaborateurs, il se montrait imperméable aux attaques personnelles sans cesse plus virulentes, mais quelque part sous son cuir épais de vieux pachyderme, il était blessé.[...]



Hanne-Vibeke Holst, *L'Héritière*
Roman

592 pages | 23,50 € | ISBN 978-2-35087-289-6

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2014 | www.heloisedormesson.com